

# LOÏS À PAULIN



1888-1944

*Je suis née le 2 décembre, comme Francis Jammes, un dimanche, comme Mélisande, et en 1888 comme beaucoup d'autres gens qui seront bientôt de vieux messieurs et de vieilles dames. **Mon pays est l'Albigeois et ma langue maternelle n'est pas le français, mais la langue d'oc.** C'est en langue d'oc que j'ai entendu les premiers vers, ceux de nos chansons populaires, puis en latin, à l'église, qui a été, pour mon enfance, un prestigieux théâtre. **J'ai appris le français à l'école, vers l'âge de sept ans** et j'ai eu la révélation de la poésie française par ma grammaire Claude Augé (« J'ai voulu ce matin t'apporter des roses » et « Pâle étoile du soir »), et par des poèmes de Ronsard que des soldats de passage dans notre petite ville, Réalmont, au cours des grandes manoeuvres aimait lire.*

*Mais le pli était pris et j'ai gardé de ma petite enfance le sentiment que la poésie n'est que chant et qu'elle ne saurait être le privilège de quelques-uns, mais le bien de tous, comme nos chansons populaires et les psaumes de nos offices.*

*C'est peut-être pourquoi j'ai toujours rêvé d'écrire des poèmes avec les mots de tout le monde, avec les mots de tous les jours, usés, mais riches de leur éternelle charge de misères et de joies. C'est ce*

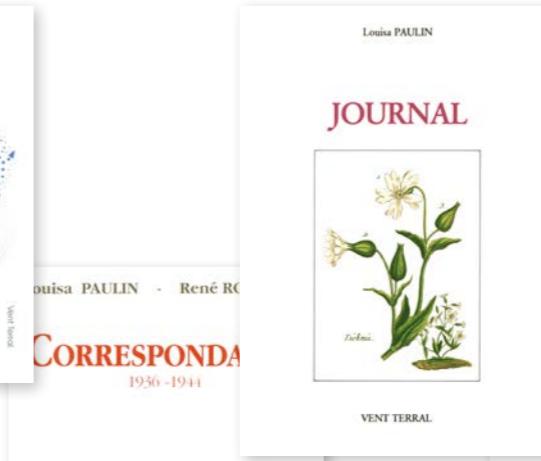
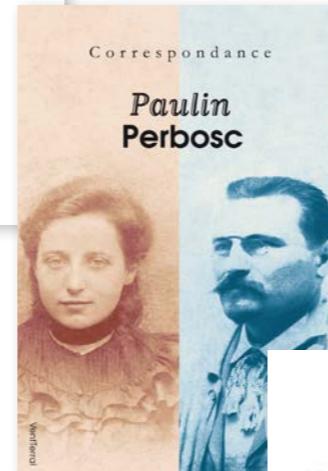
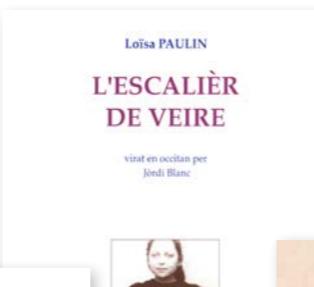
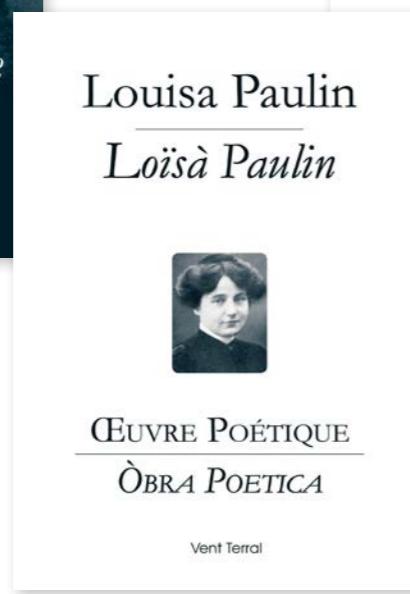
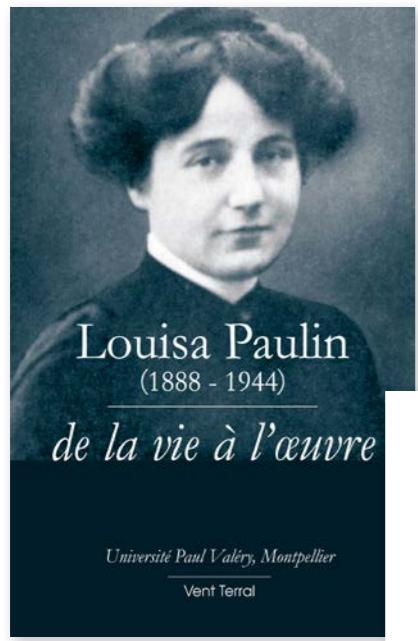
*que j'ai tenté dans Suite limousine, Ce n'est qu'une bergère, un recueil de poèmes qui a eu un prix à la Société des écrivains de Provence – mais qui n'a pas été édité – et Ballades pour le roi déchu que le jury de la Provence a remarqué – mais qui n'a pas non plus d'éditeur.*

***Et je rêve aussi d'un temps où on pourrait non pas vendre des poèmes, mais les donner, comme les fleurs des champs que chacun peut cueillir.***

*Et qu'un musicien les aimeraït assez pour...*

2 mars 1936.

*« Née dans ce pays, avec derrière moi toute une lignée d'humbles qui ne savaient ni lire ni écrire, et grâce auxquels je suis ce que je suis, c'est de ce pays que je veux être et eux que je veux être. »*





René Rouquier

RENÉ ROUQUIER de la S.E.P

Amitié de lire votre merveilleux symphonie  
bien au plaisir sa respectueuse admiration  
et vous remercie pour la joie que vous lui  
avez donnée.

MASSAGUEL (TARN)

*Mon cher petit [...]*

***Eh bien, jeune homme, si vous aviez suivi les conseils de votre vieille amie, de cette marraine qu'est Louisa Paulin, vous seriez en mesure d'organiser l'enseignement de la langue d'oc dans le département et nous aurions un maître atout dans notre jeu ! »***

Réalmont le 5 Avril 39

Tout d'abord, mon cher petit, a embrassé ces  
précieuses journées de printemps. Je me laissais  
malgré tout (facilement. T.S.T. etc.) distraire  
par l'inconscience des pris et ces champs en  
cette saison. Notre méfiance a été vaincue par  
une insouciance, d'autant, hélas! que celle  
n'est qu'en état justifiée. Je crois que nous  
n'avons pas longtemps à attendre une  
décision... le pire ne - pourra pas ?  
- être meilleur. De quel cœur je le souhaite  
le meilleur, croyez que nous retrouvez tous  
quelque paix d'esprit!

Vos deux poèmes sont de circonstance -  
droit, hélas! Pourquoi les circonstances ne sont-  
elles autres!

Séjour à Gourdey (1939) - très bref - mais je dessinerai  
la 1<sup>e</sup>. catastrophe (peu heureuse et qui me semble  
incorrecte) & l'introduction de ce poème. Elle a le tort  
d'ailleurs, d'interrompre le mouvement des vers.  
Je n'aime pas non plus le dernier vers - trop  
brutal à mon gré étant donné la qualité  
plutôt allusive du reste des vers -

La chanson est superficie. Je suis seulement  
troublé par "bruit". Il me semble qu'il faudrait  
le présent "bruit" ! Mais le poème est vraiment  
très bref.

Nous aimons bien faire la montagne encore<sup>2</sup>  
mais fois, André et moi. Mais vraiment le temps  
est - de toutes façons, montagne et nous sommes  
tous deux très préoccupés. André se remet d'ailleurs  
lentement et vous savez que je ne suis pas des  
plus vaillantes. Voulez-vous que nous remettions  
ces heures heureuses dans des journées moins  
sinistres ? Nous ne vivrons pas éternellement  
sous y contrôle de pluie.

Je vous dirai devant un étonnant bouquet  
de jacinthes, étonnant de grâce, & vigueur,  
des forces printanières. De quoi vous gouter  
d'espérance !

Cela me fait penser à la charmante visite de  
Mme Taurine et de Jean-Paul, au printemps -  
le premier mai pour de printemps l'aurait  
été hors de la saison et elle était elle-même  
tant le printemps avec sa belle tête rousse,  
boucles de prunelle et ses fleurs de mes eaux  
qui débute la jeune chandelle. J'ai le plaisir  
très vif à saluer la jeune femme & ce visage  
aux belles lignes. Avec Jean-Paul et la chienne  
ils faisaient vraiment, dans notre village,  
un groupe de ravissante jeunesse tout à fait  
accordé à l'allégresse du jour.

Je travaille à peu. Nous aimons l'autre faire  
des amis à André et le papa Rigaud nous a  
tous emmenés dans la montagne, nous y

18-9-39

Je suis à Montpellier depuis 8 jours  
s'effaçant temporairement dans un bureau.  
Ma décision irrécusable est de ne point  
forcer le destin, ayant la sagesse de me  
considérer comme une épave rouler IMP.  
par le plus tumultueux des courants.  
Ma devise sera : obéir, sans hésitation,  
à mon cœur, selon la traditionnelle  
loi. Mais l'affairisme et l'inévitable  
roture des hommes me font plus rire que  
gouffre. On s'habilie... On peut vite  
le compte des pires, on peut aussi  
l'impression des paysages et des visages  
chers. On vit dans un automatisme  
déprimant. Pas un instant n'est mortel  
à mes oreilles. Je passe mon temps à essayer  
d'arrêter la dissolution totale qui fera  
de moi un numéro. Si la guerre ne tue  
pas l'homme, elle tuerà sûrement le  
poète. Qu'il me conserve votre amitié!

Rene Ronquier 16-C.O.A.M. Bureau de la soldé  
Montpelliér.

- F.M. -

Madame Louisa Paulin

Place de l'Eglise

Realmont

- Tary -

A bientôt, cher René Rouquier. Il y a de  
la lumière dans le monde, même à présent.  
A vous de la sauver, si vous le pouvez.  
Je vous dis toute ma profonde amitié, cher  
petit Louis Pauly 21 sept 1939



*Antonin Perbòsc*

Réalment le 30 X<sup>me</sup>. 84

1

Moy aussi, je veux, ce soir et demain finir l'année avec  
vous et vous la commençez avec moi si la poste est  
fidèle.

Heureuse, je le suis et je absolument que toutes mes  
mauvaises pensées et dont abolis. J'étais encore couchée quand  
et n'a porté mes cauchemars. Je venais de passer une nuit  
diabolique, à dures, pleurer, souffrir et comme il arrivait à  
pareil cas tout ce que je pensais avoir de mauvaises contre la  
vie me remontait avec le temps. Il est éternel et infatigable  
pourquoi? devant les dureurs. Mais, pas même le cœur  
de l'échelle de manas, moy dans mon refuge, ne pouvait  
me apaiser. Ces moments de désespoir sont très durs chez  
moi car j'étais faconnée pour le bonheur. Mais ils  
sont d'autant plus intenses quand ils me déconcertent. Si  
je suis trop chétive pour de tels osages : ils me bâillent  
avant tout. J'en étais là quand votre mot est arrivé.  
Je ne parlais pas de joie, ni de bonheur, parce que cela  
n'a pas de sens. Comment appeler cette plénitude devant  
un désir parfaitement réalisé? La vie parfaitement, c'est à  
dire ni plus, ni moins - exactement. Il faut vous dire que je  
n'ai jamais souffert dans ma vie que d'être trop, c'est-  
à-dire mal aimée. Je suis vantage et défaite et tout  
m'effraie : affectives ou masculines ou féminines  
n'ont toujours rencontré je n'ai jamais été à l'unité  
avec personne. Je ne crois pas qu'il s'agisse d'orgueil.  
C'est que réellement, je n'ai rencontré personne en qui je  
puisse me perdre et me retrouver. J'en avais depuis  
longtemps pris mon parti. Et c'est toujours la même  
chose : quand on n'attend plus rien de la vie, alors elle vous  
donne ce qu'elle vous devait réfute.

J'avais, dans ces derniers temps, des pensées  
qui me parlaient que de moi, de mon travail. A peine  
que je me consolais, et l'interrogeant avec elle.

« j'eu<sup>ss</sup>e été votre chef-d'œuvre... » Ah ! qui n'a « vécu à côté de la vie » ! Essayons de faire ensemble, non pas des chefs-d'œuvre, - je ne connais pas de chef-d'œuvre parfait, - mais ce que nous pourrons de mieux. Nous m'apparaîtrez comme un bon secours ; nous sommes deux, être seul ne suffit pas. Même quand on ne s'admire pas soi-même, on a besoin d'un redresseur de torts qui on se pardonne.

Voyez mon conte. Vous les avez finement vus, mes torts. Pas tous peut-être ; j'avais vu ceux que vous signalez, et aussi d'autres. J'ai tout de suite modifié d'après vos indications, en ajoutant d'autres corrections. - Si je recopiais mon texte, comme toujours je chercherais mieux encore. Il faut tout de même se contenter sans attendre le plein contentement.

D'ailleurs, il n'est pas indispensable qu'une œuvre soit parfaite pour que je l'aime ; il y a des écrivains que j'aime avec leurs défauts. En somme, ce qui fait surtout la valeur d'une œuvre, c'est sa personnalité. Je crois que nous sommes d'accord. Mais alors, en nous donnant l'un à l'autre des conseils, nous risquons de porter atteinte à cette personnalité ? Peut-être. A elle de se défendre, - ou de se laisser influencer.

Des chefs-d'œuvre, ce sont nos lettres. Ça, je ne saurais le dire comme je le sens. Je pense vraiment que vous seule au monde ... Et cela pour moi tout seul ! O bonheur ineffable ! Nous deux. C'est nous toute, le « chef-d'œuvre inconnu » que j'ai, dites-vous, créé. Bénédiction, adoration.

Les Trois Roses. Pourquoi trois ? Troublante énigme. Inachevement voulu ? Soit. Pourtant ... C'est vous qui « êtes allée plus profond que moi ». Je vous répète : « Osez ouvrir la bouche », cette bouche adorable qui ne voudra pas pour moi rester si serrée ...

Le Poème de la Soif. Ici même danse savante de rimes et de contre-rimes qui me fait penser à certaines sardanes. Mais ce n'est pas seulement savant, c'est émouvant. Je voudrais vous voir traduire cela en occitan. N'oubliez pas que vous m'avez dit



*Josèp Salvat*

« S'abia de santat, partiria amb quelques afogats coma ieu, per anar cantar e recitar long dels camins, al bèl temps. Mas ailàs ! ai las cambas copadas e me cal demorar dins la fauda de la maman. »

*« Le rôle du poète est je crois d'être au-dessus  
des circonstances et de dominer la vie. »*

*A Josèp Salvat, lo 10 d'octòbre de 1938.*